



Alexis Jenni

MISCELLANÉES
**DU QUAI
D'ORSAY**

Miscellanées

du Quai d'Orsay

© Les Éditions du Sonneur

ISBN : 978-2-37385-278-3

Dépôt légal : avril 2023

Édition : Emmanuelle Laudon

Conception graphique : Sandrine Duvillier

L'éditeur tient à remercier Marie-Laure Bellenger
pour sa participation à la relecture de cet ouvrage.

Les Éditions du Sonneur
www.editionsdusonneur.com

Miscellanées

du Quai d'Orsay

Textes : Alexis Jenni

Illustrations : Fanny Barjhoux



LE QUAI D'ORSAY, UN ROMAN DU MONDE ENTIER

Pour exister paisiblement, un pays a besoin d'une voix, et aussi d'oreilles pour entendre les autres voix ; on appelle ça des diplomates. Leur métier, prenant s'il en est, consiste à être conscients des énormes enjeux des discussions auxquelles ils prennent part, à exprimer clairement les positions d'un pays, en tout cas quand celles-ci doivent être claires, et à être attentifs aux situations, aux paroles, aux signes. C'est souvent un métier vocationnel : on en rêve avant de l'exercer.

Pour ce livre, j'ai pu m'entretenir avec de nombreux diplomates, ce fut à chaque fois un plaisir : ils sont généralement brillants, cultivés, enthousiastes quand ils racontent leur métier, et heureux de partager ceci qui les passionne. Et il n'y a pas que les diplomates, puisque la diplomatie, c'est mille métiers, tous essentiels pour assurer la présence d'un pays dans le concert des nations. Pendant des semaines, je les ai rencontrés, interrogés, j'ai essayé de comprendre les rouages humains de cette grande et belle machine que, par métonymie, on appelle le Quai d'Orsay, et dont la bande dessinée éponyme, de Christophe Blain et Abel Lanzac, trace un portrait tout à la fois loufoque et assez juste, mais partiel. J'ai vu plus de gens et de lieux divers que n'en montre ce livre étonnant, et ai essayé de saisir comment ça marche, un réseau diplomatique, où l'on parle et on écoute pour rendre le monde

un peu plus clair, un peu plus sûr, un peu plus paisible. Du moins on s'y efforce, et tous ceux que j'ai rencontrés, à leur façon, visaient ce but. Sans quitter Paris, ce fut pour moi un passionnant voyage qui m'emporta en un éclair à tous les bouts du monde, et me ramena, au cœur de ce réseau sensible, où l'on essaie d'y comprendre quelque chose. Mon goût pour l'Histoire, pour la géographie et la géopolitique en fut fort satisfait, en plus de mon goût pour les anecdotes romanesques dont ces murs regorgent et qui me furent généreusement partagées.

Un roman, donc, que la vie de ce Quai d'Orsay, un roman du monde entier, présenté ici comme un puzzle, mais qui aurait pu donner lieu à une gigantesque saga en trente énormes tomes. Nous avons préféré le donner à picorer selon les envies, puisque la lecture, même de sujets graves, devrait rester plaisante. C'est un avis de romancier, et c'est pour cela sans doute que l'on m'a proposé ce projet, que j'ai accepté avec joie, et qui m'a procuré un plaisir de romancier, d'explorateur, et de citoyen.

ALEXIS JENNI

MISCELLANÉES D'UN MINISTÈRE

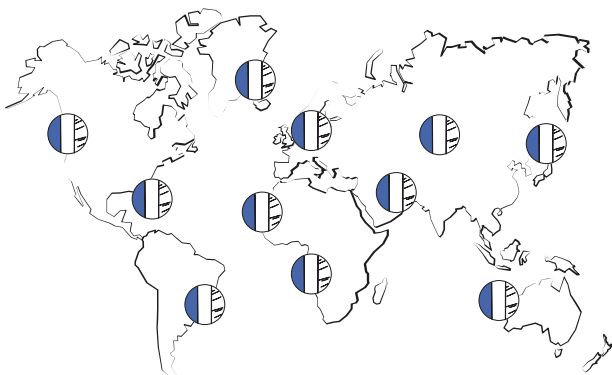
LE QUAI D'ORSAY

LA FRANCE EST PARTOUT, OU PRESQUE

Sur les 193 États souverains membres de l'ONU, auxquels s'ajoutent le Vatican et la Palestine qui ont statut d'observateurs, la France entretient 163 ambassades permanentes, ainsi que 16 représentations permanentes auprès des organismes internationaux, comme l'ONU, l'OTAN, l'Union européenne ou l'UNESCO.

La France est donc quasiment partout, et il conviendrait plutôt de se demander où elle n'est pas. Parmi les trente-deux pays qui n'ont pas d'ambassade, les deux tiers sont des micro-États insulaires des Antilles ou du Pacifique, dont la souveraineté n'est pas toujours très claire, associée à celle d'une puissance locale comme l'Australie ou la Nouvelle-Zélande. Taipei et Pyongyang disposent seulement d'un bureau de coopération qui n'a pas rang d'ambassade, pour ne pas contrarier la Chine continentale ou la Corée du Sud, le Bouthan dépend des services diplomatiques installés en Inde. Quant à la Syrie, à la Libye et au Yémen, ravagés par la guerre civile, leurs ambassades ont été fermées successivement dans les années 2010, pour raisons de sécurité et faute d'interlocuteur du fait de l'instabilité absolue de la situation.

Ce réseau d'ambassades est le troisième au monde derrière celui des États-Unis qui en compte 168, la Chine 164, mais devant l'Allemagne qui en a 148 et le Royaume-Uni, 145. C'est l'héritage du



rayonnement mondial de la France qui fut grande puissance voilà un siècle, et qui tient à conserver cette universalité au cœur de son identité: la France continue de vouloir parler à tous.

Ce qui demande un certain effort puisque le nombre de pays se multiplie sur Terre: s'il n'y avait que 53 États souverains en 1914, ils étaient déjà 72 en 1945 – dont les 51 fondateurs de l'ONU –, et 194 en 2016. Des ambassades ouvrent encore, 27 depuis 1980 – Kosovo, Monténégro, Soudan du Sud étant les plus récentes –, au gré de la désagrégation de pays composites et de l'effritement de l'Empire soviétique. Mais les reconnaissances de souveraineté sont complexes, et les prétentions de mouvements ou d'entités au statut de membre à part entière de la communauté internationale ne peuvent être satisfaites qu'avec l'accord du Conseil de sécurité et une majorité des deux tiers des membres de l'Assemblée générale des Nations unies.

La taille des ambassades françaises est bien sûr très variable. Les plus importantes en termes d'affectation de personnel sont celles des États-Unis, de la Chine, de l'Inde, ainsi que du Maroc et de l'Algérie, en fonction de raisons historiques, géopolitiques, démographiques, économiques, qui donnent au dialogue avec chaque pays une intensité particulière.

UNE ADRESSE AVEC EFFET DE STYLE

Le ministère des Affaires étrangères a ce privilège d'être désigné par sa seule adresse : on dit le Quai d'Orsay et tout le monde comprend. L'usage de telles métonymies se répand un peu, on parle maintenant de Bercy, de la rue de Valois ou de la place Beauvau, mais c'est plus récent. Depuis le début, pour ce ministère-là, on se contente de Quai d'Orsay, et même, particularité encore plus étonnante, du *Quai* tout court, et on comprendra. Cette façon légèrement snob de dire sans dire est sûrement une marque d'entre-soi, du temps où les beaux esprits entraient dans la Carrière, là aussi sans précision sinon une majuscule, mais ceux qui devaient savoir savaient, les autres n'en avaient pas besoin.

Le lieu est situé entre l'esplanade des Invalides et l'Assemblée nationale. Il était vide, il servait au déchargement du bois, c'était un terrain marécageux propice aux crues, et s'appelait la berge de la Grenouillère, ce qui manquait de classe.

On y remédia. La construction d'un grand ministère chargé de la politique étrangère de la France fut décidée et lancée en 1845 sous Louis-Philippe, achevée en 1855 sous Napoléon III, en même temps que divers projets de prestige, comme la remise en état des Tuileries ou la construction d'une salle des fêtes à l'Élysée. L'Empire dans sa deuxième version avait besoin d'apparat, et le financement en fut une priorité. La décoration du Quai d'Orsay est donc pleinement Second Empire, ne négligeant aucune dorure, aucun bibelot, aucun somptueux tissu d'ameublement, pour éblouir les personnalités étrangères destinées à y être accueillies. Au point que lord Greville, l'ambassadeur britannique, en trouva la splendeur un peu... « outrée » – bel exemple d'*understatement*. Mais le personnel diplomatique apprécia de s'installer dans de vastes pièces claires et aérées, meublées de façon fonctionnelle, ce qui les changeait des divers

locaux où ils avaient été entassés jusque-là. Le premier grand événement abrité par le ministère fut le traité de Paris de 1856, lors duquel l'on signa la fin de la guerre de Crimée; un grand tableau d'Édouard Dubufe, trois mètres sur cinq, immortalise le moment. Pour plus de solennité, on y utilisa, dit-on, une plume d'aigle, que le chef du protocole

alla faire arracher à un aigle du Jardin des Plantes. Mais si le Quai était adresse de prestige, le lieu demeurait à la merci des crues. Celle centennale de 1910 envahit le rez-de-chaussée, il en reste une photo où des diplomates belges se rendent en barque à une réunion, en gardant, tant que faire se peut, la dignité nécessaire à leur rang.

L'AMBASSADEUR ÉCRIVAIN

Leur proportion est infime, mais leur poids symbolique est tel qu'on pourrait croire que l'état d'ambassadeur mène tout naturellement aux lettres.

Si les diplomates écrivent souvent bien, du fait de leur formation et de leur goût, ils ne sont, au xx^e siècle, que trois géants de la littérature à avoir mené carrière diplomatique, et chacun délimita les deux aspects de ses occupations de façon particulière.



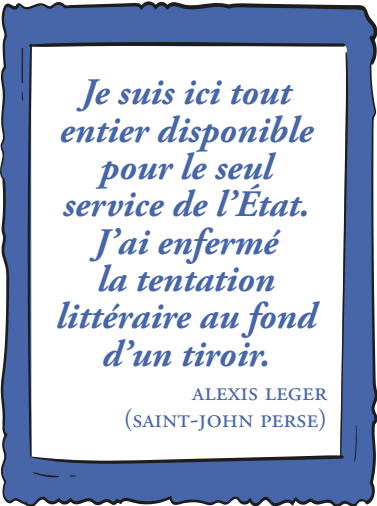
Paul Morand ne faisait pas grand-chose comme diplomate. L'ambassadeur Paul Cambon, dont il fut un temps l'attaché, disait de lui: « Il a de l'esprit, il est décadent, gentil, bon à rien dans les affaires, toujours occupé à quelque femme. » Toujours en retard, toujours en congé, peu informé mais intuitif, peu motivé mais d'une grande habileté mondaine, le

métier ne le gêna jamais pour écrire, puisqu'il le faisait peu. En poste à Londres en 1939, il rentra à Paris après 1940, et poursuivit carrière et vie mondaine au profit de Vichy. Révoqué en 1944, il fut réintégré en 1953, mais de Gaulle s'opposa jusqu'en 1968 à son élection à l'Académie française, et ne le reçut jamais.

Alexis Leger fut tout à l'inverse: il publia ses premiers recueils à l'orée de sa carrière, fut aussitôt reconnu

comme poète, un peu énigmatique mais puissant, et décida dès ses premières responsabilités d'arrêter d'écrire, de renoncer à Saint-John Perse jusqu'à sa retraite. « J'ai enfermé la tentation littéraire au fond d'un tiroir » disait-il, et il s'y tint. Méthodique, exact, courtois, secrétaire général du Quai d'Orsay à partir de 1933, il joua un rôle important dans la diplomatie de l'entre-deux-guerres. Il participa à la conférence de Munich et batailla avec Hitler, qui s'indigna après coup qu'on envoyât « des gens de couleur s'occuper des affaires de l'Europe » et le traita de « Martiniquais sautillant ». Limogé en 1940, il partit pour Washington où il resta toute la guerre, mais sans jamais rallier de Gaulle, pariant comme Roosevelt sur Giraud. *Persona non grata* dans la France libérée, il se consacra enfin à la poésie.

Paul Claudel eut une position intermédiaire. Premier au concours d'entrée du Quai d'Orsay, mais « effrayé par les pompes diplomatiques », voulant être son propre maître et garder un peu de temps, il choisit d'être consul et fut envoyé aux États-Unis, puis en Chine.



*Je suis ici tout
entier disponible
pour le seul
service de l'État.
J'ai enfermé
la tentation
littéraire au fond
d'un tiroir.*

ALEXIS LEGER
(SAINT-JOHN PERSE)

Il mena ses deux carrières de front, consul chargé des questions économiques, passionné par tout ce qu'il voyait, rédigeant des notes à l'attention du ministère et des industriels français, tout en étant dramaturge et poète. En 1941, à 73 ans, il publia dans le *Figaro* une « Ode à Pétain », et en 1944, dans *Le Figaro* aussi, un « Poème au général de Gaulle ». Il fut académicien.

Les trois se croisèrent, ne s'appréciaient pas plus que ça, trop différents dans leur œuvre, leur pratique du métier, leurs choix ou non-choix politiques, pour que les effleure même l'idée qu'ils aient quelque chose de commun et que l'on pourrait un jour parler d'eux trois comme d'un ensemble. Ils sont trois mythes littéraires chacun à leur manière, et à trois, ils fondent le mythe de l'ambassadeur écrivain, un mythe très français.

LES PIONNIÈRES DU QUAI

L'ambassadrice fut longtemps la femme de l'ambassadeur, celle qui sourit en robe longue à l'entrée des réceptions, avec un mot gentil pour chacun car elle a appris scrupuleusement par cœur la liste de ses invités. Ce n'est que très tardivement que cela devint un métier féminin.

Le concours du Quai s'est ouvert aux femmes en 1928, pour des raisons sans aucune correspondance avec la parité, le féminisme ou le pur bon sens. On raconte qu'Aristide Briand souhaita faire plaisir à un collègue du gouvernement, Louis Marin, qui voulait faire entrer au Quai une mademoiselle Camuzet, l'une de ses protégées. Elle échoua.

Mais Suzanne Borel fut reçue en 1930, première femme dans un environnement absolument masculin et misogyne, au point qu'André Siegfried, son professeur à Sciences Po qui l'avait poussée à passer le concours, la mit solennellement en garde : « Vous êtes reçue ; maintenant il faut vous faire admettre. Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite. »

Elle ne pouvait être nommée qu'à l'administration centrale, sous le prétexte un peu spécieux et tout à fait *ad hoc* que, puisqu'elle n'avait

pas le droit de vote, elle ne pouvait être affectée à l'étranger, où elle n'aurait pu exercer les attributions consulaires d'état-civil que l'on attend d'une ambassade. Et à Paris, elle ne pouvait être affectée qu'au service de presse de la Société des Nations, ou en charge des relations culturelles, toutes fonctions que l'on pensait adaptées aux femmes. Et donc pas ambassadrice. Elle dut même donner par écrit un accord pour n'être employée que dans ces services-là, ce qui montre le peu de fondement administratif de ces décisions. C'est la guerre qui lui donna l'occasion de déployer son envergure. Révoquée par Vichy, résistante, elle devint, à la Libération, la directrice du cabinet de Georges Bidault, fut réintégrée et obtint le grade de ministre plénipotentiaire. « Je suis simplement une femme qui a le goût de la justice, qui pense que les femmes sont plus capables qu'on ne l'a cru longtemps, et qu'il n'est que juste qu'on leur donne leur chance » écrivit-elle dans son autobiographie *La Porte entrebâillée*, clin d'œil sans doute à l'avertissement d'André Siegfried.

Mais c'est Marcelle Campana, résistante elle aussi, qui fut la première ambassadrice. Elle fut nommée au Panama en 1972, qui n'était alors qu'un petit pays autour d'un canal bien plus important que lui; mais enfin une femme représentait la France quelque part.

En 2019, Sylvie Bermann fut la première à être élevée à la dignité d'ambassadeur de France, terme pas encore féminisé pour l'occasion,



SUZANNE BOREL



MARCELLE CAMPANA



SYLVIE BERMANN

couronnement symbolique d'une carrière d'ambassadrice passée dans les postes les plus prestigieux : Moscou, Londres, et Pékin. En 2023, elles étaient 39 à avoir été élevées par décret à cette dignité, refermant peut-être ainsi le temps des pionnières.

L'AMBASSADE, LIEU INVIOLE

Contrairement à une idée souvent colportée, **LES AMBASSADES NE DISPOSENT PAS D'UN STATUT D'EXTRATERRITORIALITÉ**, réservé aux locaux de l'ONU et de l'OTAN, ou aux possessions immobilières du Vatican. **LES AMBASSADES DE FRANCE NE SONT PAS DE PETITS MORCEAUX DE FRANCE** semés partout dans le monde ; sur leur sol, le droit du pays hôte s'applique et non le droit français, ce qui est quelque peu théorique puisque la convention de Vienne garantit l'inviolabilité du territoire de l'ambassade. Le pays hôte n'y peut faire intrusion, sauf à la demande expresse du chef de la mission diplomatique. **UNE AMBASSADE EST INVIOLE, TOUT COMME LA PERSONNE DE L'AMBASSADEUR**, c'est la règle fonda-

mentale de la diplomatie, qui permet de réguler les violences de la guerre.

Les transgressions sont rares, toujours dues à des situations exceptionnelles, à des conflits qui se situent hors des règles habituelles, comme la prise d'otages dans l'ambassade américaine de Téhéran en 1979, ou l'attaque et l'assassinat de l'ambassadeur américain en Libye en 2012.

En général **DANS LES AMBASSADES, ON PEUT TROUVER REFUGE, SI L'AMBASSADEUR LE VEUT BIEN, MAIS SANS POUVOIR ALORS EN RESSORTIR**. Ce fut le cas des Allemands de l'Est qui se réfugièrent massivement dans les ambassades de RFA en Tchécoslovaquie, en Pologne et en Hongrie pendant l'été 1989, ou bien de Julian Assange réfugié en

2012 dans l'ambassade d'Équateur à Londres, acquérant la nationalité équatorienne, mais n'en pouvant sortir sous peine d'être arrêté par la police britannique et extradé vers les États-Unis. Son confinement dura sept ans, jusqu'à ce que le président équatorien le déchoie de sa nationalité, mette fin à son droit d'asile et permette son arrestation dans les locaux de l'ambassade. On pensera aussi à la brutale invasion de Panamá par les États-Unis en 1989 dans le but de renverser le général Noriega, qui se réfugia dans la nonciature apostolique. N'ayant pas hésité à envahir brutalement un pays, les forces américaines ne s'autorisèrent pas à franchir de force le seuil d'une ambassade, même vati-

cane, et se contentèrent d'en rendre l'ambiance invivable en diffusant jour et nuit du hard rock à plein volume par d'énormes haut-parleurs posés sur le toit de véhicules militaires garés devant la porte. Le général Noriega finit part se rendre.

L'ambassade de France à Santiago du Chili joua également un rôle d'asile. Pendant le coup d'État de 1973, alors que les opposants étaient traqués et souvent exécutés, l'ambassadeur prit sur lui – les communications avec Paris étant coupées – d'ouvrir les portes de la résidence aux demandeurs d'asile à la France – 800 en tout, pour lesquels il put négocier des sauf-conduits avec les autorités militaires, leur permettant de quitter le pays.

LA RÉSIDENCE DES PINS

Il est des ambassades dont le poids symbolique est tel qu'on les désigne par le bâtiment qui les abrite, comme on dit l'Élysée, la Maison-Blanche ou le Kremlin. La Résidence des Pins est de celles-ci ; située à Beyrouth, c'est officiellement l'ambassade de France auprès de la république du Liban.

Construit en 1915, le bâtiment fut d'abord un casino, qui jouxtait l'hippodrome. On y joua peu, c'était la guerre et il servit rapide-